

Bulletin National de l'Enseignement primaire. N° 11-12. Janvier Février 1944

Numéro d'inventaire : 2001.00908.1

Type de document : texte ou document administratif

Éditeur : Etat Français. Ministère de l'Education Nationale. (Paris)

Imprimeur : Imprimerie Nationale, Paris

Date de création : 1944

Description : Brochure grand format de couleur verte.

Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 213 mm

Notes : Imprimerie Nationale 27, rue de la Convention Paris 15e / Une affiche de 1942 sur la démographie, représentée sous la forme d'une pyramide était jointe à l'ouvrage. (Rangement séparé cf 3.6.13/2001.908(2))

Mots-clés : Textes normatifs relatifs à l'enseignement en France (législation, débats, BO)
Formation initiale et continue des maîtres (y compris conférences pédagogiques)

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 64

ÉTAT FRANÇAIS

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

BULLETIN NATIONAL
DE
L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

N° 11-12

Janvier-Février 1944

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

1944



Devant la Vie

ÉLOGE DE L'IGNORANCE

... Retenons ce mot d'instruction, qu'on oppose à celui d'ignorance. Demandons-lui ce qu'il veut dire. Sa fortune est assez récente. Jadis, quand on s'inquiétait de l'instruction de la jeunesse, il s'agissait autant de discipline que d'enseignement. Pour les hommes faits, on parlait de leurs connaissances. S'ils s'étaient formés surtout dans la pratique, on les disait experts ou habiles. S'ils s'étaient instruits dans les livres, on les disait doctes. Quand enfin un homme se distinguait par la profondeur et l'étendue de ses connaissances, on l'appelait savant. Mais on ne prodiguait pas ce mot, car il était admis que pour faire un savant, il fallait une nature, une vocation, une vie spéciales. Encore ce nom n'était-il appliqué que du dehors à ceux qui le méritaient, et s'aurait été s'en montrer indigne que de se le décerner à soi-même. L'ironie de Socrate, les railleries de tous les Sages voltigeaient, comme autant d'abeilles, autour de ceux qui étudiaient, pour les empêcher de se croire savants. Enfin le personnage le plus constamment moqué du théâtre, celui dont les premiers mots suffisaient à déclencher une tempête de rires, c'était le pédant. Or, le pédant est proprement l'ignorant paré de science, l'homme qui porte toute sa science sur lui, parce qu'il ne l'a pas en lui-même. La comédie le représentait comme un véritable ilote du savoir, aussi inférieur aux ignorants dont il n'avait plus le bon sens, qu'aux savants dont il n'avait pas les lumières. Je doute qu'aujourd'hui le public sache se défendre aussi bien contre les charlatans de la parole.

Un autre trait distingue ce qu'on appelait autrefois la science de ce qu'on appelle aujourd'hui l'instruction. La science s'obtenait, l'instruction se reçoit : la différence est capitale. Seuls arrivaient à savoir ceux qui ajoutaient aux aptitudes que la nature leur avait données, l'effort de toute leur vie. Mais l'idée latente de nos contemporains étant qu'il y a des fontaines publiques d'instruction, où l'on apporte les esprits comme des bouteilles, quelle bouteille ne voudrait pas être remplie ? On reconnaît ici, à leur mollesse et à leur facilité ordinaires, les conceptions de l'homme moderne. Mais, dira-t-on, il est une certaine instruction élémentaire qui est, en effet, bonne pour tous les esprits. Cela se peut. Encore faut-il prendre garde et bien préciser dans quelles conditions elle sera donnée. On devrait traiter avec d'autant plus de scrupules et de respect ceux qui la reçoivent, qu'en raison de la vie qu'ils vont mener et des occupations auxquelles ils sont destinés, ils n'auront pas

— 1 —

le moyen de contrôler ce qu'on leur aura appris. Au moment même où l'on se flatte de leur ouvrir des perspectives nouvelles, il faut avoir le courage de considérer qu'on va leur bâtir, sinon un cachot, du moins une chambre d'où ils ne sortiront guère. Dans les sciences, par exemple, il est très difficile de donner à des élèves des notions sommaires, sans faire les choses plus simples et plus épaisses qu'elles ne sont, et sans abuser en quelque sorte ceux qu'on prétend instruire. Mais il est des connaissances où ces difficultés sont plus délicates encore. Tout ce qui touche à la philosophie de l'histoire, au développement général de l'humanité, n'est pas susceptible d'être réduit à un enseignement élémentaire. On ne peut arriver à ces grandes vues qu'en s'étant rendu maître de toutes les connaissances qui y amènent. Traiter ces sujets devant des gens sans culture, c'est abuser de leur ignorance pour leur imposer des idées qu'ils transformeront en croyances, dans l'incapacité où ils sont de les critiquer et de les vérifier. Est-ce cela qu'on appelle émanciper les esprits ? Ce serait plutôt les asservir. Ceux qui, autrefois, enseignaient la jeunesse, n'étaient pas tous de profonds docteurs. Mais ayant plus ou moins pénétré dans les sciences, ils en communiquaient, sans arrière-pensée, les premiers principes. Il n'y avait pas alors cette milice de maîtres que la multitude des écoles a rendus nécessaires et dont l'instruction est comme interrompue et arrêtée net. N'étant pas assez versé dans les sciences pour disposer librement des notions qu'il enseigne, c'est par le caractère absolu des vérités qu'il édicte que plus d'un d'entre eux essaye de reprendre de l'autorité et l'on voit apparaître le pontife orgueilleux d'une religion bâtarde, là où l'on attendait seulement le modeste propagateur d'une science élémentaire. Ainsi se constitue une véritable barbarie du savoir. On voudrait que ces maîtres fussent eux-mêmes instruits davantage ; cela les tempérerait, les rendrait plus libres. Une instruction élémentaire n'est vraiment bonne que si l'on rappelle sans cesse à ceux qu'on en gratifie le caractère à la fois précieux et modique du don qu'ils reçoivent. Mais le moyen de faire un pareil rappel, qui offenserait à la fois l'orgueil du maître et celui de l'élève ? On ne peut rien entendre au monde où nous sommes, si l'on oublie qu'il s'explique avant tout par l'excitation et l'irritation des amours-propres : c'est le monde de la vanité. Il s'agit de prouver aux inférieurs que l'infériorité n'existe pas, qu'il n'y a de différence entre les hommes que selon les circonstances où ils ont été placés, et que leurs aptitudes sont égales. On ouvrira donc à tous les palais de la connaissance, non point que ceux qu'on y pousse aient grande envie d'y entrer, mais parce qu'il ne faut pas qu'il soit dit qu'il y a quelque part des fêtes réservées. De là ce mélange de synthèse et de rudiment, de *ba* et de *derrière*, qui donne un caractère de parodie si burlesque à l'enseignement d'aujourd'hui. On insuffle la philosophie de l'histoire à des marmots qui ne savent pas la suite des rois de France. On fait à des ouvriers ou à des paysans une conférence sinon approfondie, du moins détaillée, sur une question de lettres, de philosophie ou de science, qu'ils ne sont nullement préparés à aborder et qu'entoure pour eux une nuit profonde. En user ainsi, c'est peut-être flatter leur vanité ; en vérité, c'est leur manquer de respect de la façon la plus grave, puisqu'on paraît croire qu'il n'est possible de leur faire valoir quelque chose qu'en les arrachant d'abord à tout ce qu'ils sont. On nomme progrès cet arrachement et on secoue en l'air la pauvre plante qui, si on l'avait laissée dans sa terre, allait peut-être fleurir. Le pis est que ce désordre encyclopédique se fait au nom de la Science. Non pas que l'esprit scientifique soit véritablement en honneur : il ne permettrait pas de pareilles plaisanteries. Mais le mot de Science est une des idoles du temps. Ce mot reste dans la tête de ceux à qui l'on n'a précisément rien appris. Il faut distinguer, dans un enseignement, entre les notions mêmes qu'on y donne et l'esprit qui les pénètre. Ces notions, ceux qu'on a instruits aujourd'hui ont d'autant moins de peine à les oublier qu'on les